



HAL
open science

Analogies et métaphores écologiques en didactique des langues. Quels imaginaires ?

Véronique Castellotti, Marc Debono, Emmanuelle Huver

► To cite this version:

Véronique Castellotti, Marc Debono, Emmanuelle Huver. Analogies et métaphores écologiques en didactique des langues. Quels imaginaires ?. Malo Morvan. Vitalismes Linguistiques – La métaphore biologique dans les discours sur les langues, Presses universitaires de Lorraine, In press. hal-04852611

HAL Id: hal-04852611

<https://hal.science/hal-04852611v1>

Submitted on 21 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Analgies et métaphores écologiques en didactique des langues

Quels imaginaires ?

Castellotti, V., Debono, M., Huver, E. (EA 4428 Dynadiv, Université de Tours).

Introduction

En didactique des langues (DDL)¹, on peut constater depuis une dizaine d'années un recours croissant à des métaphores, ou à tout le moins à des analogies, faisant référence à l'écologie, à la nature, à la biodiversité, au « Vivant ». Ceci se manifeste notamment par une mobilisation plus ou moins appuyée ou superficielle de ce champ sémantique dans différents types de discours (publications, argumentaires d'événements scientifiques, réseaux de chercheurs, intitulés de formations, etc.).

Certains des travaux mobilisant ces analogies s'inscrivent par ailleurs explicitement dans une préoccupation plus large pour la question écologique, faisant alors se rencontrer deux sens différents du terme *écologie* :

- Un sens issu des sciences biologiques et étendu aux sciences sociales, qui réfère à l'« étude des relations réciproques entre l'homme et son environnement moral, social, économique » (CNRTL)
- Un sens plus politique, référent au courant politique ou citoyen « visant à un meilleur équilibre entre l'homme et son environnement naturel ainsi qu'à la protection de ce dernier » (<https://dictionnaire.lerobert.com/definition/ecologie>)

Ces analogies, et la manière dont elles sont articulées à des conceptions de la DDL et, plus largement, de la recherche, renvoient à des régimes de vérité et des imaginaires linguistiques et épistémologiques auxquels nous entendons nous intéresser ici. En nous appuyant sur un ensemble de discours émis dans le domaine de la DDL depuis les années 2010 et recourant à des analogies environnementales, nous argumenterons que :

1. Ces travaux peuvent se répartir en trois grandes approches (partiellement inter-reliées) que nous appellerons respectivement : l'approche solutionniste technophile, l'approche humaniste et l'approche biologisante.
2. Tout aussi hétérogènes qu'ils soient par ailleurs, ces travaux relèvent d'une perspective commune en ce qu'ils s'inscrivent, plus ou moins et selon des modalités variables, dans une conception sémiotique de la langue et dans un imaginaire épistémologique « moderne »². Or, toujours selon B. Latour, le paradigme de la « modernité » a entre autres pour caractéristique de ne pas remettre *radicalement* en question le rapport de l'humain à son environnement, ce qui nous semble conduire à des préconisations essentiellement adaptatives voire solutionnistes et/ou introduire des formes d'incohérence, ou en tout cas de décalage, entre conceptions (épistémologiques et méthodologiques) de la recherche choisies et souci écologique revendiqué.
3. Travailler à réduire ou éviter ces décalages suppose selon nous de penser la DDL à partir d'autres imaginaires du rapport à l'altérité, que nous exposerons à la fin de cette communication.

1. Métaphores et analogies environnementales en DDL

En guise de préambule, il convient d'insister sur le fait que les catégories proposées ci-dessous sont perméables et, surtout, relatives en ce qu'elles émanent de notre interprétation de l'état de

¹ Nous entendons *didactique* comme englobant la recherche et de l'intervention, incluant donc les dimensions didactologiques.

² Au sens que Latour (2012) prête à ce terme : « qui établit une distinction entre faits et valeurs ».

la recherche en DDL, de langue française notamment (interprétation issue de notre expérience, de nos lectures et de nos relations au sein d'un domaine que nous connaissons bien). Leur fonction n'est donc pas de décrire une réalité immuable et pré-existante, mais de mettre en discussion une interprétation³.

1.1. Le discours solutionniste technophile

Nous entendons par *discours solutionniste technophile* un ensemble de travaux certes hétérogènes, mais qui ont en commun d'afficher un souci pour l'impact environnemental de l'enseignement des langues et de chercher à réduire cet impact par des dispositifs techniques qui constituent en général la thématique de ces recherches (distanciel, metavers ou encore mobilités virtuelles pour limiter les déplacements émetteurs de GES).

« La transition écologique amène également tout un chacun à questionner les modalités d'enseignement-apprentissage avec une utilisation raisonnée des documents papiers et une montée en puissance du recours au numérique. Sur ce point, l'expérience de formation hybride à distance renvoie à une responsabilité à la fois environnementale et sociétale. **Appréhendés comme leviers de transformation, les outils numériques peuvent contribuer directement à cette démarche de transformation des pratiques** et de développement de dispositifs centrés sur les apprenants dans lesquelles les universités se sont engagées. » (Ranaclès, 2023)

Ce type de discours, même s'il est le plus répandu en DDL lorsqu'on parle d'écologie, est à la limite de notre propos, puisqu'il est moins question de métaphores écologiques que d'une préoccupation pour l'écologie (par ailleurs bien légitime). Néanmoins, on peut relever que l'imaginaire sous-jacent à ce type de discours est un imaginaire techniciste, qui voit dans l'innovation la solution aux désordres environnementaux (« à problème technique, solution technique »). Autrement dit, il s'agit d'une conception dépolitisée de la préoccupation écologique, qui croit résoudre la crise climatique et la réduction de la diversité en développant des solutions techniques plus perfectionnées, mais sans remettre en question le système qui contribue à créer les problèmes (typiquement : contre la voiture à essence la voiture électrique).

1.2. Le discours biologisant

Pour évoquer cette deuxième tendance, ou deuxième type de discours circulant dans nos champs de recherche, nous avons rassemblé des travaux qui rapprochent diversité linguistique et diversité biologique, *en assimilant de fait les langues à des êtres vivants*. Cette tendance, largement illustrée historiquement dans les contributions de cet ouvrage, se déploie aujourd'hui en DDL : on peut la qualifier de « biologisante », dans le sens où l'attention est portée prioritairement sur les dimensions biologiques de l'apprentissage des langues, celui-ci étant d'abord envisagé comme un processus d'ordre biologique. Ici, les didacticiens des langues prennent bien souvent appui sur les résultats des recherches en sciences cognitives et neurobiologiques et revendiquent leurs travaux comme relevant des sciences expérimentales, ce qui confère selon eux une certaine assise à leurs méthodes de recherche.

Les travaux de Joëlle Aden sont assez représentatifs de ce courant : à titre d'exemple on peut citer ici la présentation d'un Master « Métiers de l'enseignement » / MEEF qu'elle porte à

³ Cette interprétation est par ailleurs elle-même située et évolutive. A l'heure où nous écrivons ce texte, nous prenons également connaissance d'un numéro de revue tout récemment sorti (Bergé coord. 2023), dont le contenu serait susceptible de complexifier ou faire évoluer les catégorisations proposées ici.

l'université de Paris Est-Créteil, fondé sur l'énaction, perspective qui « offr[irait] un cadre pédagogique à l'urgence écologique à laquelle l'humanité est confrontée ». Le lien entre biologie et souci pour l'environnement est établi par le fait que l'approche énaactive est présentée « *en éducation et en formation [comme] s'appu[yant] sur les fondements biologiques de la connaissance, l'interdépendance de l'homme et de son environnement et le respect des écosystèmes* » (Master UPEC, s.d.). On ne saurait être plus clair sur l'ancrage dans un type particulier de connaissance, celui donné par les sciences du vivant⁴.

La notion de « glossodiversité » présentée par Gilbert Dalgalian comme « prolongement de la biodiversité chez Homo Sapiens » nous semble engagée sur cette même voie de quasi-assimilation de la langue à la biologie, tout en faisant des incursions dans le discours humaniste (Dalgalian, 2013). Sous-jacent à ces propositions, on trouve un imaginaire linguistique dans lequel la langue est assimilée (ou quasi-assimilée) à un système techno-biologique, et les images de cerveaux fréquemment mobilisées dans les diaporamas en colloques ou en conférences sont une traduction de cet imaginaire puissant. C'est également un imaginaire épistémologique scientifique, très largement fondé sur le régime de la preuve, et l'insistance sur l'arrimage aux sciences expérimentales (biologie, neurosciences, etc.) de ces recherches sur l'enseignement-apprentissage des langues en est l'illustration.

L'ouvrage de 2021 de F. Longuet et C. Springer, *Une didactique de la relation écologique et sociosémiotique*, représente un cas « frontière » : il s'inscrit clairement dans le discours humaniste dont nous traiterons ci-après, dans la mesure où les auteurs s'appuient très largement sur le même type d'argumentation (préservation de la diversité linguistique, analogie entre écologie environnementale et didactique de la diversité, etc.). Mais il s'inscrit également dans le discours que nous avons qualifié de « biologisant » en ce qu'il se revendique explicitement de l'énaction, à la très importante nuance près qu'il dénonce les méthodologies et conceptions scientifiques positivistes / expérimentales. Se pose alors la question de la cohérence entre ces différentes orientations épistémologiques, à notre sens peu compatibles, comme nous le verrons plus loin.

1.3. Le discours humaniste

La troisième tendance, que nous qualifions de « discours humaniste », repose, au départ, sur les travaux menés en sociolinguistique pour envisager les langues dans leur environnement, en particulier ceux de E. Haugen (1971), en partie repris (même si critiqués) et développés par ceux de de L.J. Calvet (1999). Dans ces derniers, le terme *écologie* renvoie principalement au premier sens évoqué ci-dessus (relations entre l'humain et son environnement).

Pour N. Lechevrel, « les appellations qui renvoient à ces approches sont [toutefois] très diverses : *écologie des langues (et / ou du langage)*, *écologie linguistique* ou encore *écolinguistique*, cette dernière expression renvoyant aujourd'hui à une approche plus circonscrite que les autres, mais qui tend néanmoins à vouloir fédérer toutes les tendances en son sein [... celles-ci] allant de l'ensemble métaphorique de l'écologie biologique à l'ensemble métaphorique de l'écologie Environnementale » (Lechevrel, 2010, 152).

Si, en sociolinguistique, les références principales penchent plutôt du côté de cette dernière tendance, il faut néanmoins souligner que les différents discours sont poreux. Ainsi certains travaux en linguistique mobilisent par exemple des métaphores biologiques et, plus largement,

⁴ J. Aden dirige également une collection intitulée « Langages du vivant » aux éditions du Manuscrit, et si celle-ci ne reprend pas clairement cette approche biologisante, on notera néanmoins une même attention aux « bouleversements écologiques » et à la volonté de mettre en place « une écologie holistique, plurilingue et pluriculturelle ». URL : <https://lemanuscrit.fr/collections/langages-du-vivant/>.

s'ancrent dans un imaginaire largement issu des sciences biologiques (un modèle de compréhension des langues calqué sur les sciences naturelles, dont la dimension « écologie politique » est absente) comme en témoigne cette citation :

« Il y a des prédateurs et des proies, nous explique le linguiste Alexandre François. Une langue pourra être menacée par celle du village voisin, un peu plus gros, à travers ce qui ressemble à une chaîne alimentaire linguistique. "C'est une approche un peu darwinienne, explique Louis-Jean Calvet. On essaie de comprendre ce qui se passe si l'on considère les langues comme des espèces".

Ce linguiste a été l'un des premiers à s'approprier ce concept en France dans les années 1990. Il décrit le rapport d'une langue et de ses utilisateurs avec les mêmes mots qu'un biologiste : "La relation entre une langue et ses locuteurs est un peu la même que celle d'un parasite à son hôte : la langue ne peut pas exister sans les gens qui la parlent. "» (Mielcarek, 2015)

A partir de ces travaux initiaux, nous distinguons des évolutions vers plusieurs types de discours se développant en sociolinguistique et en didactique des langues.

Tout d'abord, un discours assez général, insistant sur les nécessaires interactions entre des éléments différents d'un même environnement (où *écologie* signifie simplement interactions / relations entre des éléments d'un même système) ; c'est en particulier le cas de travaux se réclamant d'une approche ethnographique, revendiquant la métaphore écologique et appuyée sur une analogie avec ce qui est censé se passer dans un milieu « naturel » :

« Cette posture de recherche [ethnographique] ne peut se construire que sur une métaphore écologique qui met en exergue des séries d'enchâssements et de mises en relation entre les individus, d'une part, et entre les individus et leur environnement (physique, linguistique, culturel et symbolique), d'autre part. Cette métaphore écologique suppose de prendre en compte différents niveaux d'inter-relations et différents éléments observables (discours, interactions, actions), le tout inscrit dans une histoire et des expériences personnelles et collectives. [...] Ce regard écologique sur la classe conduit à observer et interpréter ce qui se passe « naturellement » (Pallotti, 2002), sans modification des routines et des planifications de l'enseignant. » (Litalien, Moore & Sabatier, 2012 : 196-197)

Ensuite et de manière plus importante, se développe un discours humaniste de promotion et de défense de la diversité linguistique. Dans ce cadre, diversité et/ou écologie jouent d'une forme d'homonymie et de polysémie entre les différentes significations rappelées ci-dessus. La diversité linguistique est considérée, dans cette tendance, comme une composante de la biodiversité : les systèmes linguistiques sont assimilés à des écosystèmes « naturels ». Dans cette conception, il conviendrait donc de promouvoir et de défendre la pluralité et la diversité face à l'uniformisation linguistique, comme il apparaît nécessaire de promouvoir et de défendre la biodiversité. Si les langues sont ici comparées à des êtres vivants, comme dans le discours biologisant, l'épistémologie sous-jacente à ces discours est en revanche plutôt issue des sciences sociales (notamment des sciences politiques), et se concrétise par des travaux empiriques instrumentés. C'est le cas par exemple du « Manifeste pour la diversité bioculturelle » :

« la conservation de la biodiversité s'exprime à travers des mots et un vocabulaire modelés par les gènes sociaux de la culture [...] »

A travers ce manifeste, nous reconnaissons que biodiversité et diversité culturelle sont intimement liées et interconnectées. [...]

Les systèmes de pratiques et de connaissances culturelles, transmis à travers la langue et la culture linguistique, impactent positivement ou négativement nos approches de préservation des ressources terrestres et de la biodiversité. C'est pour cette raison qu'il nous faut transformer les pratiques culturelles et développer des habitudes langagières liées à la durabilité et la coexistence, afin d'augmenter nos chances de résultats. [...]

Un autre point important consiste en l'étude et la dissémination de concepts d'équilibre et d'harmonie, afin de permettre la compréhension et la conceptualisation du lien entre les sociétés humaines et leurs environnements » (<https://biocultural-diversity.org/francais>)

Un autre exemple de cette tendance est fourni par les travaux de G. Agresti et du Réseau Poclande qu'il contribue à animer, dans lesquels sont comparés le répertoire linguistique et l'écosystème, et où leurs diversités respectives sont assimilées pour un même « développement durable » :

« mémoire, culture, langue, discours, praxis, technique... ne font qu'un. La pensée écologique est bien ceci : lier des éléments divers, en l'occurrence la protection de l'environnement, le développement économique et la durabilité sociale. [...]

la richesse des répertoires (individuels et collectifs) est comparable à la richesse d'un écosystème, chaque langue (véhiculaire nationale, véhiculaire régionale, nationale, locale etc.) ayant une ou plusieurs fonctions, et chaque fonction ayant une ou plusieurs raisons d'être » (Agresti, 2021)

« Puisque les langues et les cultures sont indissociables des sociétés, il semblerait légitime de les considérer comme autant de ressources pour servir le développement durable. » (Réseau Poclande, 2021)

Au niveau plus particulièrement didactique, la référence à l'écologie renvoie aussi à la durabilité et sert principalement à défendre un enseignement centré sur le plurilinguisme et la diversité des contextes, par analogie, là encore, avec la diversité écologique. Il s'agit de penser les caractéristiques d'une « didactique écologique » s'inscrivant là aussi dans une forme de durabilité :

« Aussi devrait-on effectivement plaider pour une didactique écologique qui serait respectueuse des individus, de leurs particularités, comme de celles de leurs contextes culturels, afin que cet apprentissage dont ils assureraient la dynamique se déroule de manière pertinente et cohérente.

Cette écodidactique devrait aussi être une didactique durable, entreprise non pas (seulement) en vue de résultats à court terme fixés par des tests systématiques qui conforment l'apprentissage à des modèles standards et l'assujettissent à des finalités instrumentales, mais dans la perspective à long terme du libre épanouissement des personnes et des communautés plurilingues et interculturelles. Les enseignants de langues et de cultures secondes ou étrangères ont leur part de responsabilité dans la promotion de la diversité qui est aussi la condition de survie de notre environnement humain. » (Defays, 2017)

Comme en (socio)linguistique, sont argumentées des formes d'analogie entre écologie environnementale et didactique de la diversité, revendiquant un ancrage « scientifique » et

mobilisant des références à des « écosystèmes langagiers », en imaginant des formes d'« écodidactique » fondée sur le plurilinguisme et l'interculturel :

« Pour ma part, d'un point de vue didactique donc, je réinterprète ces deux facettes [de l'écologolinguistique : à savoir observer et intervenir] comme la possibilité de développer des actions éducatives fondées sur des connaissances scientifiques (sociolinguistiques, psycho- linguistiques, didactiques...) solides ET prenant en compte la diversité, interne et externe, des langues. Plus précisément, la question de base pourrait donc être reformulée de la manière suivante : comment envisager l'enseignement du français au 21^e siècle dans une perspective écologique, c'est-à-dire qui tienne compte de la diversité, qui la valorise et la soutient, tout en assurant (voire en renforçant) l'efficacité des apprentissages ? [...]

Cette didactique touche aux deux facettes de l'écologie des langues que nous mentionnions au début de notre contribution :

- Elle est « scientifiquement » fondée sur les connaissances dont nous disposons grâce aux études sur le plurilinguisme et grâce à l'observation des langues dans leur écosystème et des relations entre elles [...].
- Elle contribue ce faisant, autant que faire se peut, à préserver la diversité des langues, quel que soit leur statut, en « légitimant » ces langues – et les locuteurs qui en sont les porteurs » (De Pietro, 2019, 28 et 41).

Du point de vue des imaginaires sous-jacents, les discours retenus, que nous avons qualifiés d'humanistes dans la mesure où ils visent des formes d'épanouissement humain (et où l'humain se situe au centre du monde), sont liés à des recherches qualitatives ; celles-ci restent cependant fondées sur des formes de prédictibilité et de maîtrise et de contrôle du sens, au moyen de méthodes fondées sur la raison, l'empirie, l'objectivation (notamment par l'évaluation des effets produits).

Ces travaux sont sous-tendus par un imaginaire linguistique technique (Robillard, 2008, Debono & Noûs, 2024) et cybernétique (Debono, 2019) dans lequel la langue est conçue prioritairement comme un système (voir notamment l'abondance du terme « écosystème » dans les travaux consultés). La langue y est aussi pensée d'abord comme un instrument de communication générateur d'interactions sociales, fondé sur une base pragmatique, empiriste et sémiotique. L'imaginaire épistémologique qui fonde ces orientations relève de la conception moderne de la science reposant sur la rationalité, l'objectivité, l'empirie (Latour, 1991, Stengers, 1993, Wolff, 2010) dans laquelle le sens serait centralement dans les signes, que ceux-ci soient humains ou non, et non avant tout dans l'expérience du/des monde.s (Robillard, 2014).

2. Une apparente hétérogénéité, une perspective commune

Ces courants pourraient sembler très hétérogènes au premier abord, mais ils nous semblent pourtant partager un imaginaire commun, articulé autour d'une conception sémiotique de la langue (l'essentiel du sens est dans les signes) et d'une conception rationaliste de la recherche, voire parfois scientiste. Si elles se revendiquent d'un souci de la nature et du vivant, ces perspectives (solutionnistes, biologisantes et humanistes) s'inscrivent donc dans *une manière de voir et d'appréhender le monde introduite à la pensée par la science moderne* : un rapport essentiellement rationnel au monde (pour une critique de cette réduction, voir Romano, 2010), qui « met en demeure la nature », qui l'« arraisonne » écrit Heidegger, c'est-à-dire la « soumet » au principe de raison (1954 [1980] : 26). L'imaginaire sous-jacent à ces évocations didactiques de l'écologie et du vivant sont globalement « modernes » (au sens de Latour, 2012), posant le régime de vérité scientifique – déclinée diversement, avec des ancrages différents dans les trois

cas – comme la seule véritable solution à la prise en compte des problématiques écologiques en DDL.

Or, cet imaginaire « arraisonnant » n'est pas vraiment en cohérence avec les problématiques en jeu, car, de fait, il sépare nature et culture (ou encore l'humain de son environnement) et peine donc à penser une relation à l'autre vivant, une relation altéritaire, qui ne cherche pas son contrôle. Aux niveaux didactique et didactologique, les courants humaniste et biologisant en particulier, développent un discours de promotion voire de défense de la diversité linguistique. Mais parallèlement, ils maintiennent :

- un imaginaire linguistique fondé sur la fonction communicative / productive des langues, la transparence et le contrôle du sens, le consensus interprétatif ;
- un imaginaire didactique fondé sur la priorité donnée aux pratiques, aux outils, aux techniques et aux méthodologies d'enseignement et à leur efficacité, avec la promotion des démarches d'enseignement reposant sur les principes de communication, de production et d'action.

Nous insistons sur un point capital : le travail critique sur ces discours pluriels – mais finalement assez homogènes sur certains points nodaux, comme nous venons de le voir – n'est pas un simple exercice intellectuel. Il revêt foncièrement une fonction *politique* : celle de pluraliser les conceptions et imaginaires de la recherche, dans notre champ qu'est la DDL, pour penser le rapport à l'autre en didactique, le rapport à l'écologie et au vivant constituant de ce point de vue des déclinaisons de cette problématique philosophique plus large.

3. Penser la diversité en DDL : pour une cohérence entre visées et imaginaires

A contrario de ces choix, il nous paraît nécessaire de penser un autre imaginaire du rapport à l'altérité, dans la mesure où, à notre sens, et c'est là notre prémisse fondamentale, prendre en compte la diversité ne peut s'inscrire dans un imaginaire épistémologique et linguistique reposant sur la prédictibilité et le contrôle du sens. Réfléchir une didactique des langues reposant sur la centralité de la diversité et de l'altérité implique alors d'imaginer et de mettre en œuvre des *cohérences* entre les thématiques développées et les fondements des recherches déployées. Le souci des autres et de leur hétérogénéité ne peut en effet s'exercer de façon globalisante et contrôlante, sans une attention singulière vis-à-vis de leur(s) histoire(s) et de leur(s) projet(s), de leurs autres manières d'être-en-langues⁵. La notion même de « langue » est ici largement transformée par rapport aux définitions sémiotistes, dominantes en sciences du langage. Il s'agit de la penser d'abord non pas comme un système organisé et descriptible, ni comme un instrument au moyen duquel on peut toujours communiquer, mais en priorité comme une expérience réceptive et perceptive du monde, en partie opaque et non contrôlable (Robillard 2008, 2012) dont l'appropriation consiste à laisser advenir le sens (Castellotti 2017). Cette conception de la langue prend appui sur la longue tradition phénoménologique - herméneutique, et notamment sur les travaux d'Humboldt, Husserl, Romano, Dastur, Merleau-Ponty, etc.

Cette orientation contribue grandement à transformer la recherche en DDL, en remettant la technique et la rationalité à leur juste place, c'est-à-dire seconde (Debono & Noûs, 2024) et en refusant de se mettre à la place des autres mais au contraire, modestement, à leur « écoute » (Morizot 2020), dans une perspective « a-moderne » (Latour, 1991). Faire ce choix amène à mobiliser un autre imaginaire que celui actuellement dominant, centré sur l'action et la

⁵ Cette importance de l'attention s'appuie sur les réflexions de B. Morizot (2020) qui explore les « manières d'être vivant » à travers nos relations aux autres vivants, en particulier les animaux. Nous aurions pu paraphraser son titre en « autres manières d'être parlant », mais nous préférons ici élargir au-delà de la « parole » en reprenant l'expression « être-en-langues » de Marc Debono (2024).

contrôlabilité du sens, donc un autre réseau sémantique se déployant autour de la relation, de la réception, de la sensibilité, de la passibilité, de l'incompréhension, de la poïesis (Huver & Lorilleux, 2018).

C'est à partir de cette direction que nous esquissons, à titre d'illustration, quelques pistes pour une autre recherche en DDL.

4. Ouverture : éco-poétique, écobio-graphie et FLE/S

L'ancienne opposition science/littérature – qu'Olivier Rey, dans son ouvrage *Quand le monde s'est fait nombre*, a qualifié de « divorce » – nous semble encore imprégner la DDL actuelle : l'imaginaire littéraire dans l'élaboration de la science n'y trouve ainsi pas grande place.

À l'inverse, dans plusieurs de nos travaux antérieurs (Castellotti, 2017 ; Debono et Noûs, 2024) nous avons posé les prémisses d'une certaine utilisation de la littérature comme *antidote* possible aux tendances technicistes de la DDL et du FLE (que nous ne sommes pas les seuls à constater, au passage : on peut renvoyer ici au texte de 2012 de G. Vigner sur la formation des enseignants). Antidote ou, plus positivement, point de départ à une didactique faisant place à la compréhension altéritaire et à l'expérience sensible du monde, en axant le travail en classe de FLE sur l'interprétation, la lecture, l'expérience (de la lecture), la réception. Prendre les choses par le « bout » de la *réception*, c'est également affirmer l'insécurité fondamentale du sens reçu, et affirmer par là un impossible contrôle de l'altérité, et une nécessaire modestie face à celle-ci, que cette altérité soit humaine ou non-humaine, relevant de cet ensemble que l'on appelle désormais assez communément « le vivant ». Une piste parmi d'autres nous permet d'illustrer cette conjugaison possible de l'art littéraire comme antidote aux perspectives didactiques technicistes en DDL et une attention à l'altérité « vivante » : cette piste, c'est celle de l'éco-poétique, un mouvement actuel en études littéraires qui s'intéresse à « la littérature dans ses rapports avec l'environnement naturel » (Schoentjes, 2015 : 13). C'est un mouvement qui fait porter son attention sur les formes littéraires et leurs possibles interprétations, sur les *expériences* d'écriture et de lecture, sur les *réceptions* des textes et la *pluralité* des significations. L'éco-poétique est donc une manière particulière d'entretenir un rapport au vivant et à son altérité, via l'art littéraire.

S'inscrivant dans ce courant éco-poétique, le philosophe Jean-Philippe Pierron propose un exercice d'écobiographie à ses étudiants du Master « Ethique, écologie et développement durable » à l'université Jean Moulin de Lyon, en leur demandant (d'abord dans leurs candidatures au Master) de faire le récit d'une expérience de nature :

« L'écobiographie invite à des exercices de soi. On s'y exerce à préciser ses accordages non pas avec la nature en général, mais avec cette nature singulière, à chaque fois irremplaçable, qui a fait histoire. C'est une cueillette de parcelles d'étrangetés qui nous constituent et nous augmentent intimement. On y part en reconnaissance pour, *dans l'expérience du détour, faire place à l'autre que soi en soi*. Une vie, *dans ses relations à toutes les altérités qui la travaillent*, se découvre 'soi-même comme un autre' [Ricoeur]. *S'élargit ainsi le cercle de la fraternité et des sororités à tout ce qui nous lie à la nature*, découvert plus intime à nous même que nous ne l'imaginons. Nous nous en trouvons augmentés et en éprouvons de la gratitude. D'une certaine manière s'y redéploie le sens de nos filiations » (Pierron, 2021 : 143 ; nous soulignons).

La réflexion sur l'altérité que permet l'exercice réflexif (ou alter-réflexif) est ici élargie au vivant, aux autres vivants, et à la nature en général⁶. Réinclure l'être humain dans le vivant et ne pas réfléchir à l'altérité uniquement dans une perspective anthropocentrée nous semble une perspective intéressante pour une DDL (ou plus largement, des SDL) qui se voudrait « écologique ». Par ailleurs, l'écobiographie acte le fait que l'altérité du vivant n'est compréhensible qu'à partir *de soi*, et donc non décryptable / contrôlable *en soi* : envisager l'autre avec humilité en somme, notion importante dans la démarche de J.-P. Pierron, pour « romp[re] avec la posture de celui qui se pense maître et possesseur de la nature » (Pierron, 2021 : 150).

Dans son mémoire de recherche intitulé *Didactique de la littérature, écopoétique et interculturel en FLE/S* (2023), Sophie Dehodang, étudiante de Master 2, a commencé à réfléchir à des utilisations possibles de cet exercice écobiographique en FLE/S – en particulier avec des élèves d'UPE2A – comme un moyen de travailler une réflexion sur l'altérité. Elle dresse un bilan de la mise en place, dans sa pratique professionnelle, de tels exercices écobiographiques qui auront été « l'occasion pour les élèves d'inscrire leur moi dans la nature, de produire un texte réflexif et sensible, et la lecture des textes des autres est un exercice qui permet de comprendre, de sentir l'altérité » (Dehodang, 2023 : 83). Il nous semble qu'il y a la une piste pour une DDL qui voudrait penser le rapport au vivant dans une perspective cohérente avec une conception sensible de l'altérité, une conception non « arraisonnable », conception travaillée depuis maintenant quelques années au sein de l'équipe *Dynamique et Enjeux de la Diversité*⁷ à l'université de Tours.

Bibliographie

Sources primaires

- Agresti, G. 2021. Les enjeux linguistiques du développement durable : la diversité comme ressource, <https://blogs.mediapart.fr/giovanni-agresti/blog/100321/les-enjeux-linguistiques-du-developpement-durable-la-diversite-comme-ressource>
- Dalgalian, G. 2013, La glossodiversité, prolongement de la biodiversité chez Homo Sapiens, *Éducation et Sociétés plurilingues* n° 35, 81-85.
- De Pietro, J.-F. 2019. L'école peut-elle contribuer à une écologie des langues ? *Dialogues et cultures* n° 65, 25-43.
- Defays, J.-M. 2017. Une didactique des langues et des cultures écologique, durable, douce ? Le Billet du Président, *Le Français dans le Monde*, n° 414, novembre-décembre 2017.
- Guilhaumou, J. 2012, Nadège Lechervel Les approches écologiques en linguistique. Enquête critique. Paris, Academia, 2010, 210 pages. Compte rendu dans *Langage et société*, 141, 152a-156. <https://doi.org/10.3917/ls.141.0153>
- Litalien, R., Moore, D. & Sabatier, C. 2012, Ethnographie de la classe, pratiques plurielles et réflexivité : pour une écologie de la diversité en contexte francophone en Colombie-Britannique, *Revue canadienne de l'éducation* 35, 2 (2012) : 192-211.
- Manifeste pour la diversité bioculturelle*, <https://biocultural-diversity.org/francais>.
- Longuet, F. et Springer, C. 2021, *Autour du CECR - Volume complémentaire (2018) : médiation et collaboration. Une didactique de la relation écologique et sociosémiotique*, Editions des archives contemporaines, doi : <https://doi.org/10.17184/eac.9782813004055>.
- Master UPEC, s.d., <https://www.u-pec.fr/fr/formation/master-meeef-parcours-art-enact-pratiques-artistiques-dans-une-ecologie-enactive-des-apprentissages>.

⁶ Le recours à la narration de l'expérience intime est radicalement différent d'autres perspectives poursuivant – en apparence – un but similaire.

⁷ <https://dynadiv.univ-tours.fr>.

- Mielcarek, R. 2015, Écologie linguistique : la langue est un loup pour la langue, RFI hebdo, publié le 24/04/2015, <https://www.rfi.fr/fr/hebdo/20150424-ecologie-linguistique-mort-naissance-langues-lacito-cnrs-unesco>.
- Ranaclès 2023. *Transition(s) dans et pour les centres de Langues et de ressources en Langues*, <https://ranacles2023.sciencesconf.org/>.
- Réseau Poclande 2021. Développement durable. Amplifier les langues. Valoriser les cultures. Impliquer les populations, Ile congrès du réseau international Poclande, Nairobi. <https://www.poclande.fr/iie-congres-du-reseau-international-poclande-nairobi-27-28-29-octobre-2021/>

Sources secondaires

- Bergé, A. coord. 2023, Écologies, cultures et transitions, *Humanités, Didactiques, Recherches*, n°3, <http://www.univ-paris3.fr/publications-du-diltec-120004.kjsp?RH=1310459924505>.
- Calvet, L.-J. 1999, *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Fayard.
- Castellotti, V. 2017, *Pour une didactique de l'appropriation. Diversité, compréhension, relation*, Paris, Didier.
- Debono, M. 2019, L'utilitarisme et sa critique en didactique des langues : les frontières du rationnel, *Revue TDFLE*, Actes n°1, <https://revue-tdfle.fr/articles/actes-1/162-l-utilitarisme-et-sa-critique-en-didactique-des-langues-les-frontieres-du-rationnel>
- Debono, M. & Noûs, C. 2024, *Essai sur la pensée technique en didactique des langues et en sociolinguistique francophones*, Limoges, Lambert Lucas.
- Dehodang, S., 2023, *Didactique de la littérature, écopoétique et interculturel en FLE/S*, Mémoire de Master 2 Recherche FILDS, Université de Tours (dir. : M. Debono)
- Descola Ph., 2011, *L'Écologie des autres. L'anthropologie et la question de la nature*, Paris, éditions Quae.
- Haugen, E. 1971, The Ecology of Language, *The Linguistic Reporter*, supplement 25, 19-26.
- Huver E. & Lorilleux, J. 2018, Démarches créatives en DDL : créativité ou poïesis ? *LIDIL* 57, <https://doi.org/10.4000/lidil.4885>
- Latour, B. 2012, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*, Paris, La Découverte.
- Latour, B. 1991, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte.
- Lechevrel N. 2010, L'écologie du langage d'Einar Haugen, *Histoire Épistémologie Langage*, tome 32, fascicule 2, 2010. pp. 151-166. https://www.persee.fr/doc/hel_0750-8069_2010_num_32_2_3192.
- Morizot, B. 2020, *Manières d'être vivant*, Arles, Actes Sud.
- Pierron, J.-Ph., 2021, *Je est un nous. Enquête philosophique sur nos interdépendances avec le vivant*, Paris : Actes Sud.
- Robillard, D. de, 2014, La magie des signes : Élémentaire mon cher Watson ! Réflexivité, « pratiques réelles », « corpus », « interactions » et autres « données-produites », in Forlot, G. / Martin, F., éd(s.), *Regards sociolinguistiques contemporains. Terrains, espaces et complexités de la recherche*, L'Harmattan, pp. 39 – 55.
- Robillard, D. de, 2012, Diversité, sens : enjeux, in Debono, M. et Goï, C. (éd(s).), *Regards interdisciplinaires sur l'épistémologie du divers. Interculturel, herméneutique et interventions didactiques*, Fernelmont, Éditions Modulaires Européennes, 195 – 216.
- Robillard, D. de, 2008, *Perspectives alterlinguistiques*, Paris, L'Harmattan, 2 Vol.
- Romano, C. 2010, *Au cœur de la raison, la phénoménologie*, Paris : Gallimard.
- Stengers, I. 1997, *L'invention des sciences modernes*, Paris, La Découverte
- Wolff, F. 2010, *Notre humanité. D'Aristote aux neurosciences*, Paris, Fayard.

Vigner, G. 2012, « Formation des enseignants et histoire de la diffusion et de l'enseignement des langues », *Le français dans le monde. Recherches et applications*, n° 52, pp. 78-92.

Version pour HAL